

## Dialogue imaginaire avec un critique pressé

Léo Bonneville

Numéro 99, janvier 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Bonneville, L. (1980). Dialogue imaginaire avec un critique pressé. *Séquences*, (99), 2–3.

# Dialogue imaginaire avec un critique pressé

- Séquences vient d'avoir vingt-cinq ans.
  - *Oui, malgré vents et marées.*
- On peut dire que la plus grande caractéristique de la revue, c'est sa régularité.
  - *Je ne vois rien là d'extraordinaire. C'est une question d'honnêteté et de respect dus aux lecteurs.*
- Les collaborateurs aussi sont fidèles.
  - *Comme les critiques d'un journal comme La Presse, dont on retrouve les deux mêmes noms depuis plusieurs années. Toutefois, je vous ferai remarquer que de nouveaux noms apparaissent de temps à autre. C'est que nous donnons la chance à des jeunes de s'exprimer. Je dois ajouter que nous sommes assez exigeants sur la qualité des textes. Alors...*
- Séquences est venue assez tardivement à s'intéresser au cinéma québécois.
  - *Vraiment ? A quelle date faites-vous remonter le cinéma québécois ? Est-ce au Père Chopin, en 1943 ? Séquences est née en 1955. Il faut reconnaître qu'à l'époque Séquences était moins une revue qu'un « bulletin d'information et de formation cinématographiques à l'usage des ciné-clubs ». Mais dès 1963, c'est-à-dire dès la sortie de Pour la suite du monde, Séquences s'est continuellement intéressée au cinéma québécois et lui a consacré des articles, ainsi que des critiques de films. Depuis que la revue est devenue indépendante, en 1970, elle réserve une section particulière pour les films canadiens sortis sur nos écrans. Systématiquement. Nous nous disons que si nous ne parlons pas de nos films, qui en parlera ? Bon ou mauvais, nous consacrons régulièrement des pages au cinéma de chez nous.*
- Admettez toutefois que la revue est plutôt conservatrice. Ses jugements prudents n'en font pas une revue avant-gardiste.
  - *Vous avez dit déjà — je ne voudrais pas vous trahir — que Séquences a su conserver « une sorte de low profile qui lui sert de rempart contre les modes passagères et les vagues, nouvelles ou anciennes ». Vous ne pouviez mieux dire. Mais qu'est-ce donc que l'avant-garde ? Une mode tyrannique vite démodée. Parlant de Bertold Brecht, Guy Scarpetta déclare que « c'est bien de l'avant-garde qu'il nous faut nous débarrasser désormais, comme d'une illusion qui aura finalement couvert trop d'aveuglements et de démissions, trop d'ambiguïté et de conformismes possibles. Il y a entre l'avant-garde et l'ordre totalitaire un mouvement de bascule, de recharge, qui soude une des complicités les plus tragiques de notre histoire culturelle ». <sup>(1)</sup>*
- Que faites-vous alors de la sémiologie ?
  - *Là encore, il faudrait parler d'avant-garde chancelante. Lors du colloque sur « l'état de la théorie de la recherche cinématographique » qui s'est déroulé à l'U.N.E.S.C.O., à Paris, en 1977, Christian Metz, le pape de la sémiologie au cinéma, est venu confesser qu'« une analyse de type sémiologique, formée et fermée, comme une école, totalitaire, réductrice et contraignante, diraient certains, se trouvait sinon dépassée, du moins historiquement débordée ». <sup>(2)</sup> Courageux avec !*

- **Tout de même, il reste la grille marxiste que vous négligez.**
- *Ne trouvez-vous pas qu'elle est passablement rouillée ou du moins qu'il y manque quelques morceaux ? Tenez, je vous renvoie au petit livre posthume d'Herbert Marcuse, que vous ne taxerez pas, je l'espère, de déviationnisme. Son livre a pour sous-titre : « Pour une critique de l'esthétique marxiste ». Il blâme l'esthétique marxiste d'avoir évacué la subjectivité au profit d'un matérialisme vulgaire. « Même dans la société bourgeoise, écrit-il, l'accent placé sur la vérité et les droits de l'intériorité n'est pas réellement une valeur bourgeoise ». Et ceci qui est très éclairant : « La fonction critique de l'art, sa contribution à la lutte pour la libération, réside dans la forme esthétique. » « Une oeuvre d'art n'est authentique ou vraie ni en vertu de son contenu (c'est-à-dire d'une représentation correcte des conditions sociales), ni en vertu de sa « pure » forme, mais parce que le contenu est devenu forme. » Et ajoute-t-il : « La forme esthétique constitue l'autonomie de l'art vis-à-vis du donné. » Aussi peut-il affirmer qu'il y a « plus de potentiel subversif dans la poésie de Baudelaire et de Rimbaud que dans les pièces didactiques de Brecht ». Que cela nous repose de toutes les théories étriquées qui servent à faire avaler n'importe quel griffonnage cinématographique.*
- **Tout cela est dit par un marxiste ?**
- *Oui, et je ne résiste pas à vous servir cette dernière citation : « On a beau analyser très correctement un poème, une pièce ou un roman (et j'ajouterais un film, L.B.) en termes de contenu social, on laisse ainsi sans réponse la question de savoir si cette oeuvre est bonne, belle et vraie ». <sup>(3)</sup>*
- **Vous semblez vous défendre.**
- *Non, mais je suis heureux de vous dire que Séquences a toujours cherché d'abord et avant tout, comme dit Marcuse, à savoir si un film est bon, beau et vrai. Comme ces vieux transcendants sont toujours d'actualité ! On croirait entendre Jacques Maritain !*
- **Alors vous allez publier un numéro spécial bientôt ?**
- *Oui, ce sera notre façon de marquer notre vingt-cinquième anniversaire et d'offrir à nos lecteurs le numéro 100.*
- **De quoi parlerez-vous précisément ?**
- *Des différents artisans d'un film de chez nous, en cherchant à connaître le travail de chacun.*
- **Donc Séquences va entreprendre un second quart de siècle ?**
- *Si nos lecteurs nous restent fidèles et si nous trouvons de l'aide... financière. Mais ne troublons pas nos lecteurs...*

1. *Brecht ou le soldat mort*, par Guy Scarpetta, Grasset, Paris, 1979, p. 309.

2. *Le cinéma français au présent*, Cinéma d'aujourd'hui, printemps 1977, no 12/13, p. 82.

3. *La dimension esthétique*, par Herbert Marcuse, Seuil, 1979, 83 pages.